

Richard CALIS

The Discovery of Ottoman Greece: Knowledge, Encounter, and Belief in the Mediterranean World of Martin Crusius

Londres-Cambridge, Harvard University Press
2025, 301 p.
ISBN: 9780674292734

Mots-clés: Grèce ottomane, Église orthodoxe, philhellénisme, Réforme luthérienne

Keywords: Ottoman Greece, Orthodox Church, Philhellenism, Lutheran Reformation

الكلمات المفتاحية: اليونان العثمانية، الكنيسة الأرثوذكسية، فيلهلينية (محبة اليونان)، الإصلاح اللوثيري

L'ouvrage de Richard Calis, *The Discovery of Ottoman Greece*, se propose de renouveler en profondeur notre compréhension des relations entre Réforme luthérienne, monde orthodoxe grec et émergence de nouvelles formes de savoir sur l'Autre à l'époque moderne. À partir de l'étude minutieuse d'un intellectuel aujourd'hui largement oublié, le professeur de grec Martin Crusius (1526-1607), R. Calis démontre que la production du savoir sur la Grèce ottomane au XVI^e siècle ne fut ni marginale ni accidentelle mais, au contraire, enracinée dans des dynamiques confessionnelles, institutionnelles et sociales propres au Saint-Empire romain germanique.

À la fin du XVI^e siècle, Tübingen, nichée dans le sud de l'Allemagne, reçut un flot d'émigrés grecs, venus raconter leurs humiliations sous la domination ottomane. Certains étaient autorisés à mendier à la porte de l'église, d'autres se voyaient offrir l'aumône; d'autres encore étaient refoulés, leurs récits et identités demeurant impossibles à vérifier. Mais pour un habitant de la ville, chaque visiteur était une chance unique: Martin Crusius, professeur de grec, luthérien passionné et amoureux déclaré de tout ce qui touchait à la Grèce, se délectait de ces rencontres. Comme le souligne Richard Calis, il se mit en tête de constituer « les archives les plus riches de l'époque sur la vie grecque sous la domination ottomane. ».

Depuis son coin du Saint-Empire romain germanique, dès les années 1570, Martin Crusius va en effet s'efforcer de comprendre la Grèce moderne, tissant un lien invisible entre l'érudition humaniste, la Réforme et le philhellénisme occidental. Héritier de la tradition protestante d'étude du grec inaugurée par Luther et Melanchthon, il voyait dans la langue grecque non seulement un instrument de piété

mais une clé pour pénétrer la culture et l'histoire du monde méditerranéen.

L'Introduction met ainsi en place l'un des fils directeurs du livre: l'idée que la mondialisation précoce ne concerne pas seulement les voyageurs et les conquérants, mais aussi les savants sédentaires, capables de transformer leur foyer en un carrefour de savoirs transnationaux. Ce positionnement permet à Richard Calis d'inscrire son travail dans le sillage des recherches récentes sur les « connexions globales » du Saint-Empire, tout en soulignant la spécificité du cas luthérien.

L'ouvrage se compose de sept chapitres. Dans le premier chapitre, *Christian Purity* (p. 22-43), l'auteur explore de manière détaillée et critique l'épisode central de la correspondance entre les théologiens luthériens de Tübingen et le patriarche orthodoxe grec Jérémie II. Cet échange, engagé entre 1573 et 1581, constitue un moment exceptionnel dans l'histoire des relations interconfessionnelles: pour la première fois, le chef de l'Église orthodoxe grecque répondait officiellement à des représentants d'un mouvement évangélique occidental en pleine affirmation. Cependant, cette ouverture apparente ne saurait être interprétée comme une tentative œcuménique avant la lettre. Pour Martin Crusius et ses collègues, le recours à l'Église grecque s'inscrivait avant tout dans une quête de légitimation confessionnelle. Les luthériens espéraient trouver, dans les pratiques anciennes de l'orthodoxie, la confirmation que leur rupture avec Rome les rapprochait du christianisme primitif.

L'analyse des lettres révèle rapidement l'ampleur des divergences doctrinales. Les désaccords portent aussi bien sur le culte des saints et de la Vierge que sur la question cruciale de l'autorité en matière de vérité chrétienne – Écriture seule pour les luthériens, Écriture et tradition pour les orthodoxes. La réponse finale de Jérémie II, accusant les luthériens d'innovation doctrinale, met un terme définitif à l'échange. R. Calis insiste sur le caractère formateur de cet échec: loin d'introduire le doute, la confrontation avec le christianisme orthodoxe renforce l'exclusivisme confessionnel de Crusius. À partir de ce moment, son intérêt pour la Grèce s'inscrit explicitement dans un projet missionnaire: convaincre les orthodoxes grecs que le luthéranisme constitue la seule véritable orthodoxie chrétienne.

Ce chapitre est particulièrement convaincant dans sa démonstration du rôle structurant de la confession dans la production du savoir. La curiosité érudite de Crusius n'est jamais dissociable d'un horizon normatif strict. La Grèce orthodoxe n'est pas

envisagée comme une altérité religieuse susceptible de relativiser les certitudes luthériennes, mais comme un terrain à examiner, à juger et, potentiellement, à corriger.

Dans le deuxième chapitre, *A Lutheran Philhellene* (p. 44-75), R. Calis prolonge cette analyse en déplaçant le regard de la correspondance publique vers l'espace intime du cabinet de travail. En s'appuyant sur une lecture attentive des notes de Crusius, il propose une contribution majeure à l'histoire de la lecture et des pratiques savantes confessionnelles. Il montre que, pour Crusius, la lecture n'est pas un exercice neutre, mais une pratique profondément religieuse, un acte de piété orienté vers la confirmation de vérités déjà établies. Les annotations parfois virulentes laissées dans les marges des ouvrages grecs orthodoxes témoignent d'un rejet doctrinal sans ambiguïté, même lorsque l'admiration pour la langue grecque demeure intacte.

Ce chapitre met ainsi en évidence un paradoxe constitutif du philhellénisme de Crusius. Premier érudit occidental depuis l'Antiquité à se qualifier lui-même de philhellène, il célèbre la Grèce comme le berceau de toute culture et de toute science, tout en considérant le grec vernaculaire moderne comme une forme dégradée d'une langue autrefois parfaite. Cette vision linguistique s'inscrit dans une conception plus large du déclin culturel et religieux des Grecs, perçus comme les victimes à la fois de la domination ottomane et de leurs propres errements confessionnels. L'auteur montre avec finesse que cette ambivalence n'est pas une contradiction, mais un moteur essentiel de l'enquête de Crusius : c'est précisément parce que la Grèce est perçue comme déchue qu'elle mérite d'être étudiée, documentée et, espère-t-il, réformée.

En définitive, ces deux premiers chapitres posent les bases d'une relecture ambitieuse de l'histoire intellectuelle de la Réforme. En replaçant la curiosité érudite de Crusius dans un cadre confessionnel rigide, R. Calis remet en cause toute vision irénique ou relativiste des premières rencontres savantes entre protestants et orthodoxes. Il montre que l'accumulation de savoirs sur l'Autre n'implique pas nécessairement une ouverture intellectuelle ou religieuse et que l'ethnographie naissante de l'Europe moderne est indissociable de jugements normatifs, de hiérarchies culturelles et de projets missionnaires. Ces premiers chapitres annoncent ainsi avec clarté les enjeux centraux de l'ouvrage : comprendre comment, dans l'Europe du XVI^e siècle, érudition, foi et mondialisation ne formaient qu'un seul et même champ d'expérience.

Le troisième chapitre, *Wandering Greeks* (p. 76-105), constitue l'un des moments les plus importants de l'ouvrage, tant par la densité des matériaux mobilisés que par la charge humaine et politique des récits analysés. À travers la figure des « Grecs errants », l'auteur déplace résolument le regard de l'histoire intellectuelle vers une histoire sociale, incarnée et tragique, des circulations chrétiennes à l'époque moderne. Loin d'être de simples informateurs passifs, les visiteurs grecs de Crusius apparaissent ici comme des acteurs contraints d'une mondialisation confessionnelle violente, structurée par la captivité, l'esclavage, la guerre et l'économie de la rançon.

L'épisode de la visite de l'archevêque orthodoxe grec d'Ohrid à Tübingen, minutieusement consigné par Crusius en août 1587, donne le ton. Cette rencontre, à la fois cérémonielle et profondément intime, révèle la manière dont une petite ville universitaire du Saint-Empire pouvait devenir, l'espace de quelques jours, un théâtre de la chrétienté globale. Le protocole d'accueil, l'attention portée aux vêtements, aux objets liturgiques – jusqu'au sceptre de l'archevêque –, aux gestes attestent de la fascination de Crusius pour une altérité orthodoxe perçue comme à la fois archaïque, authentique et vulnérable. Mais cette fascination est immédiatement cadrée par la raison pratique du voyage : la quête d'aumônes, motivée par le vol, la confiscation ou la captivité, et légitimée par des lettres d'autorité ecclésiastique.

Au cœur de ce chapitre se trouve l'analyse de la *ziteia*, pratique orthodoxe grecque de collecte d'aumônes, que l'auteur replace dans le contexte géopolitique du XVI^e siècle. Loin d'un phénomène marginal, la *ziteia* apparaît comme une réponse structurelle aux transformations imposées par la domination ottomane, notamment après la confiscation des biens monastiques et ecclésiastiques décrétée par le sultan Selim II en 1569. Ce que Crusius observe à Tübingen n'est donc que l'un des innombrables points de contact d'un vaste réseau de circulation reliant la Méditerranée orientale à l'Europe du Nord. Les Grecs qu'il rencontre ne font que traverser la ville, sur des itinéraires qui les mènent de Chypre à la Pologne, de l'Italie aux Pays-Bas, de l'Espagne à la Russie. Tübingen n'est ni un centre ni une exception, mais un relais.

La valeur historiographique majeure du chapitre réside dans l'exploitation systématique des carnets de Crusius comme source quasi unique pour l'étude de ces chrétiens orthodoxes itinérants. Entre 1579 et 1606, plus de soixante hommes et femmes grecs passent par son foyer, laissant derrière eux des traces qui n'existent nulle part ailleurs. Les archives sont d'une extrême précision : dates, heures, lieux

d'origine, descriptions physiques, situations familiales, lettres de recommandation, récits de voyage, listes de mots, anecdotes personnelles. Ce corpus transforme Crusius en un ethnographe involontaire de la mobilité grecque ottomane et fait de son foyer un observatoire privilégié de la violence structurelle de l'époque.

Les récits de captivité, omniprésents, constituent l'ossature morale du chapitre. Les histoires de Donatus, Calonas, Paraskeva ou Trucello ne sont pas présentées comme de simples anecdotes, mais comme des variations sur un même thème: l'économie de l'esclavage et de la rançon, qui traverse la Méditerranée chrétienne et musulmane. R. Calis souligne avec force que ces récits, parfois insoutenables, ne relevaient pas seulement du témoignage, mais aussi d'une stratégie de persuasion. Dire la souffrance, c'était justifier la mendicité; exhiber les blessures, c'était convertir la compassion en argent. Dans ce contexte, la frontière entre sincérité et mise en scène devient floue, sans que l'historien puisse – ni doive – trancher définitivement.

C'est précisément sur ce terrain de l'ambiguïté que le chapitre gagne en profondeur analytique. L'auteur nous montre que Crusius n'était pas naïf. Il doutait parfois de la véracité des récits, soupçonnait des fraudes, percevait les flatteries et les ajustements discursifs de ses interlocuteurs. Mais ces doutes n'annulent pas l'échange; ils en font partie. Les Grecs itinérants apparaissent comme des médiateurs culturels habiles, capables de moduler leur discours en fonction de leurs auditeurs, d'exploiter les tensions confessionnelles (anti-papisme, rejet du calendrier grégorien), et d'inscrire leurs histoires dans des cadres intelligibles pour un luthérien allemand. La «vérité» de ces récits importe moins, en définitive, que leur efficacité sociale.

Le chapitre se conclut par l'épisode de la tentative de conversion de Papadatos, moment clé où se cristallisent les ambitions missionnaires de Crusius. L'enthousiasme initial – convertir un ancien esclave ottoman au luthéranisme – se heurte rapidement aux prudences doctrinales et aux soupçons d'opportunisme. Le baptême de 1587, exceptionnel par sa publicité, apparaît rétrospectivement comme un succès fragile, voire illusoire. L'auteur y voit moins un triomphe confessionnel qu'un révélateur des limites du projet luthérien: convertir les Grecs supposait une transparence des intentions et une stabilité identitaire que la condition même des «Grecs errants» rendait impossible.

Le quatrième chapitre, *Household Conversations* (p. 106-140), opère un déplacement méthodologique

décisif: de la route au foyer, de la mobilité à l'espace domestique, de la souffrance racontée à la connaissance produite. R. Calis nous montre que la maison de Martin Crusius à Tübingen fut un véritable laboratoire ethnographique, où la conversation constituait l'outil central de production du savoir.

Contre une historiographie qui oppose trop rigide-ment érudits sédentaires et voyageurs de terrain, ce chapitre démontre que l'ethnographie moderne s'est aussi élaborée dans des espaces privés, à travers des formes d'interaction quotidiennes, improvisées et profondément incarnées. La conversation, loin d'être un simple échange verbal, est ici conçue comme une pratique savante complexe, mobilisant l'écoute, la vue, la mémoire, le geste, la lecture partagée et l'émotion. Crusius apparaît comme un professeur attentif, doté d'une littératie auditive exceptionnelle, capable de capter des informations linguistiques, musicales et culturelles à partir d'indices ténus.

L'inscription de cette pratique dans l'espace domestique est centrale. Cette ethnographie n'aurait pas été possible sans l'organisation genrée du foyer savant. Les trois épouses successives de Crusius – souvent reléguées à l'arrière-plan des récits savants traditionnels – apparaissent ici comme des actrices structurelles de la production de savoir. Leur travail invisible, qu'il s'agisse de nourrir, loger et gérer les visiteurs, permet à Crusius de consacrer des heures à l'écoute, à la prise de notes et à l'analyse.

Sur le plan intellectuel, le cœur de ce chapitre réside dans l'analyse des conversations linguistiques et des pratiques de lecture collaborative. L'auteur nous montre comment Crusius, confronté à l'absence de lexiques pour le grec vernaculaire, transforma ses visiteurs grecs en dictionnaires vivants. Ces séances intensives, où livres et voix se répondent, brouillent les frontières entre oralité et textualité. La lecture devient un acte collectif, situé, dépendant de compétences pratiques acquises par l'expérience – comme celles des marins pour les *portolanos*.

Les passages consacrés aux cartes dessinées à la hâte, aux schémas de ports, aux descriptions de distances et d'unités de mesure illustrent avec éclat cette ethnographie visuelle et conversationnelle. À travers Dondis, Donatus, Argyrus ou Trucello, Crusius se construit une géographie mentale de la Méditerranée grecque, comparable, dans son ambition, à celle des antiquaires et cartographes contemporains. Mais cette géographie est médiatisée, fragmentaire, dépendante de voix singulières – ce que Crusius, fait rare pour l'époque, prend soin de documenter.

Le chapitre se distingue également par son attention à des formes de savoir souvent négligées: la musique, la cuisine, le vêtement, la performance.

La complainte grecque d'Antonia, qui évoque par le chant les nombreuses épreuves qu'elle avait subies dans sa vie, constitue un moment particulièrement fort (p. 117). Elle rend audible une expérience grecque ottomane que ni les livres ni les descriptions ne pouvaient transmettre.

Enfin, l'analyse des échanges matériels – livres offerts, manuscrits échangés, cadeaux textiles – clôt le chapitre sur une réflexion sur la matérialité des relations savantes. Ces objets ne sont pas de simples souvenirs : ils cristallisent des alliances, des attentes, des espoirs de conversion ou de reconnaissance. Offrir un catéchisme, c'est proposer une doctrine ; offrir un manuscrit grec, c'est reconnaître une autorité philologique.

En définitive, ce quatrième chapitre démontre que la « découverte » de la Grèce ottomane par Martin Crusius fut moins le fruit d'un regard distant que d'un engagement prolongé, fragile et profondément humain avec des individus de passage. La conversation, dans toute sa richesse et son instabilité, apparaît comme l'un des lieux centraux où se sont forgés les savoirs modernes sur l'Autre.

Les efforts de Crusius pour comprendre le monde grec ottoman reposaient sur une combinaison complexe de collecte, de collaboration et d'expertise partagée. C'est ce que nous montre le cinquième chapitre, *Communities of Experts* (p. 141-176). Ses conversations avec des chrétiens orthodoxes grecs n'étaient qu'une partie de cette entreprise : il s'appuyait également sur ses étudiants, ses collègues et un réseau étendu d'informateurs luthériens dans toute l'Europe et la Méditerranée. Pour Crusius, l'ethnographie n'était pas simplement l'observation directe, mais un travail méticuleux de compilation de preuves matérielles, textuelles et orales.

À Tübingen, ville universitaire en pleine expansion depuis la fin du xv^e siècle, Crusius avait accès à un microcosme intellectuel capable de soutenir ses recherches. La ville haute, dominée par le château et ses bâtiments universitaires, servait de cadre à une activité collaborative unique : les livres et manuscrits passaient de main en main, des étudiants copiaient des textes grecs anciens et nouveaux, et les visites de savants et d'informateurs étrangers permettaient un échange constant d'informations. La vie universitaire était ainsi un réseau vivant, où chaque repas ou réunion pouvait devenir l'occasion d'échanger des nouvelles sur la situation des Grecs ou des Ottomans, et où les contributions de chacun étaient soigneusement consignées dans les marges et carnets de Crusius.

Les documents matériels occupaient une place centrale dans ses recherches. L'examen attentif des manuscrits grecs – de la calligraphie aux sceaux, de la reliure aux traces de cire – fournissait des indices sur leur ancienneté, leur provenance et les pratiques religieuses des communautés grecques. Même face à l'inconnu, comme les textes arabes ou ottomans qu'il ne pouvait lire, Crusius reproduisait avec soin les signatures et la mise en page, conscient que la forme matérielle du document était aussi révélatrice que son contenu. Il reproduisit ainsi fidèlement le sceau (ou *tuğra*) du sultan Murad III (p. 153, ill. 5.3).

Pour accéder aux informations qu'il ne pouvait obtenir directement, Crusius s'appuyait sur un réseau d'informateurs comme Stephan Gerlach et Salomon Schweigger, anciens élèves de Tübingen, dont les observations à Istanbul et dans d'autres régions ottomanes enrichissaient considérablement ses archives. Les lettres, croquis, descriptions de monuments et observations sociales circulaient ensuite dans la communauté universitaire, renforçant le rôle de Tübingen comme centre d'échange intellectuel et ethnographique. La collaboration et la confiance entre les membres de ce réseau étaient essentielles : Crusius comprenait que ses propres recherches ne pouvaient progresser qu'en mobilisant les compétences et l'expertise des autres, transformant ainsi la collecte d'informations en un effort véritablement communautaire.

La *Turcograecia* que Martin Crusius publia à Bâle en 1584, illustre parfaitement cette approche collaborative et interdisciplinaire comme le souligne le sixième chapitre, *Travel in the Mind's Eye* (p. 177-200). Son œuvre majeure n'était pas une simple chronique : elle constituait un guide de voyage intellectuel à travers la Grèce ottomane, permettant au lecteur de « visiter » ces régions sans quitter Tübingen. Crusius remplaçait presque entièrement la narration par des reproductions de sources primaires – lettres, chroniques, poèmes et exercices scolaires – accompagnées de notes explicatives, offrant ainsi une immersion directe dans la culture et la vie grecques sous domination ottomane.

L'ouvrage était organisé en huit livres, eux-mêmes regroupés en quatre parties thématiques. Les deux premiers livres retraçaient l'histoire politique et ecclésiastique de Constantinople et du patriarcat grec. Les livres trois et quatre illustraient la vie sociale et intellectuelle des Grecs à travers des lettres, traduites du grec vernaculaire et du grec ancien, montrant comment ils discutaient des affaires politiques, ecclésiastiques et sociales. Les livres cinq et six portaient sur l'éducation et la poésie grecques

vernaculaires, avec des exercices scolaires et des textes littéraires, tandis que les livres sept et huit offraient une plongée dans les correspondances et échanges de Crusius avec les ecclésiastiques grecs à travers la Méditerranée.

Crusius veillait également à ce que ses lecteurs puissent tirer profit de ses sources originales: ses notes fournissaient des indications topographiques, linguistiques et culturelles, transformant chaque document en outil de compréhension. Les distances entre Tübingen et Istanbul, les étapes des voyages des pèlerins ou les détails du mariage d'un dignitaire grec, tout était soigneusement annoté pour offrir une vision vivante de la Grèce ottomane. La *Turcograecia* était ainsi un « voyage de l'esprit »: en parcourant ses pages, le lecteur pouvait observer la vie, les coutumes et la langue des Grecs comme s'il y était présent.

La publication de l'ouvrage fut longue et difficile, affectée par des contraintes financières, techniques et confessionnelles. Crusius dut solliciter l'aide de multiples intermédiaires et d'imprimeurs avant de voir le texte final paraître à Bâle. Malgré ses ambitions et son érudition, la *Turcograecia* resta un ouvrage éclectique et complexe, difficile à vendre et à classer, mais précieux pour sa capacité à restituer une culture entière à travers des documents originaux.

Comme le souligne le septième et dernier chapitre, *Visions of Ottoman Greece* (p. 201-230), la *Turcograecia* offrait au lecteur une vue d'ensemble approfondie de la Grèce ottomane, allant de la politique et de la religion à l'éducation et aux coutumes sociales. Crusius ne laissait guère de place à l'illusion: selon lui, la Grèce avait été « turquifiée » et sa grandeur passée était désormais subordonnée à l'autorité ottomane. Cette vision du déclin s'inscrivait dans une longue tradition européenne, mais Crusius la fondait sur des preuves concrètes: lettres, témoignages oculaires, descriptions matérielles et observations ethnographiques.

Les Européens partageaient souvent cette perception du déclin grec, mais Crusius se distinguait par son approche méthodique et documentée. Il soulignait les conséquences directes de la domination ottomane sur la langue, la religion et les institutions grecques, tout en offrant aux lecteurs des détails concrets: la beauté des vêtements féminins, l'architecture des villes et monastères, les instruments de musique et les habitudes sociales. Les lettres, traduites et commentées, révélaient également les humiliations subies par les Grecs et leur adaptation à un monde dominé par les Ottomans.

L'influence de la *Turcograecia* se fit sentir longtemps après sa publication. Dans le domaine

de la lexicographie, des auteurs comme le savant hollandais Johannes Meursius s'appuyèrent sur ses documents pour élaborer des glossaires de grec vernaculaire, et même au XVIII^e siècle, les philologues consultaient Crusius comme référence. Par-delà la documentation linguistique, son œuvre offrait un modèle d'ethnographie combinant observation directe, collecte de sources et collaboration savante, préfigurant les approches modernes de l'étude des sociétés étrangères.

Ainsi, Crusius créa un panorama unique: la Grèce ottomane, avec sa richesse culturelle, ses tensions politiques et son quotidien social, était accessible à ses lecteurs comme un espace à explorer intellectuellement, même pour ceux qui n'avaient jamais quitté l'Europe centrale. Par ses méthodes et sa vision, il transforma la documentation ethnographique en véritable voyage de l'esprit.

L'œuvre de Martin Crusius, telle qu'elle se déploie à travers ses écrits, ses carnets, ses lettres et ses publications, constitue un exemple fascinant de l'érudition humaniste du XVI^e siècle et de la manière dont un savant pouvait combiner observation, compilation et analyse pour produire un savoir d'une grande profondeur. Grâce au remarquable travail de Richard Calis, nous avons suivi le professeur Martin Crusius depuis ses premiers efforts de collecte et de documentation auprès des chrétiens orthodoxes grecs et de ses réseaux luthériens, jusqu'à la réalisation magistrale de la *Turcograecia*, véritable « voyage de l'esprit » dans la Grèce ottomane, et enfin à la synthèse de ses visions sur l'état culturel, religieux et politique de la Grèce contemporaine.

La *Turcograecia* apparaît comme l'aboutissement d'un travail de longue haleine: non un simple inventaire de documents, mais un outil de « voyage intellectuel » permettant à ses lecteurs de découvrir la Grèce ottomane à travers les sources elles-mêmes. Crusius transforme les lettres, chroniques et textes scolaires en autant de fenêtres ouvertes sur la vie quotidienne, l'éducation, la religion et les structures politiques. Son œuvre illustre parfaitement la capacité des humanistes à créer des récits à la fois documentés et imaginatifs, où la lecture des sources originales remplace le déplacement physique. La *Turcograecia* démontre également que l'érudition et la religiosité pouvaient se conjuguer pour nourrir une réflexion sur le passé et le présent, la langue et la culture, mais aussi sur le destin spirituel et politique des peuples.

Enfin, la portée de Crusius dépasse largement son époque. Son approche méthodique et interdisciplinaire a influencé la lexicographie grecque et l'étude de la langue vernaculaire, tout en offrant un modèle

d'ethnographie qui anticipe des pratiques modernes d'analyse des cultures et des sociétés.

En somme, l'œuvre de Martin Crusius, remarquablement illustrée par Richard Calis, nous montre que la connaissance n'est pas seulement affaire de collecte, mais de mise en relation des savoirs, de reconnaissance de l'expertise des autres et de capacité à transformer ces fragments en une vision globale. Elle témoigne aussi d'une conception profondément humaniste de l'histoire et de la culture, où l'étude de

documents et la transmission des savoirs deviennent des moyens d'appréhender, à la fois intellectuellement et moralement, la transformation des sociétés. L'héritage de Crusius, encore perceptible dans les études modernes sur la Grèce ottomane et la philologie grecque, réside dans cette ambition de rendre visible la complexité d'un monde par le prisme de l'érudition et de la curiosité universelle.

Frédéric Hitzel
CNRS-EHESS, Paris